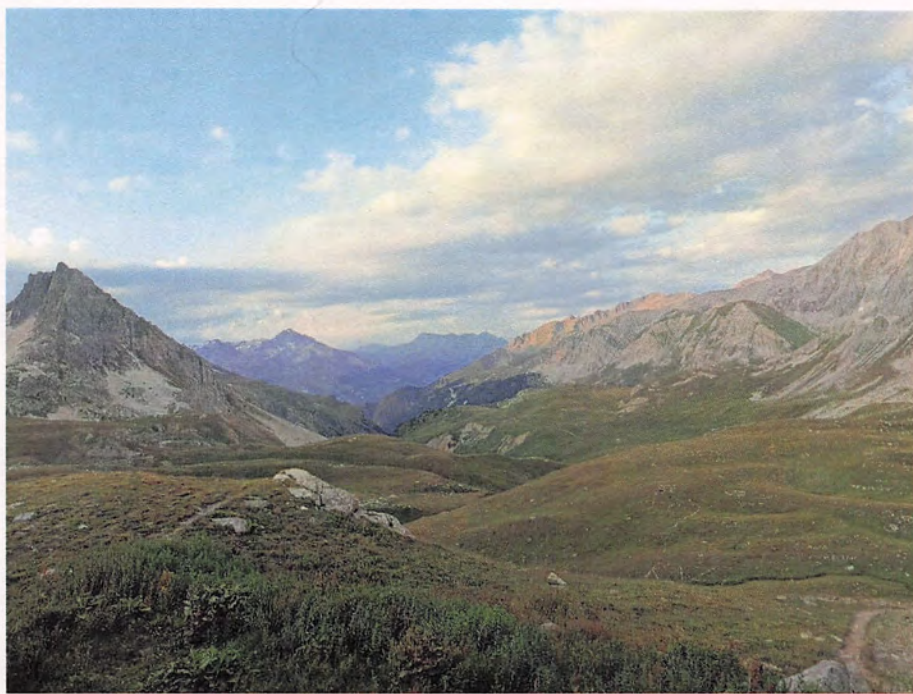


Florence Nosley

ET DIEU DANS TOUT ÇA ?



*La coïncidence est le moyen trouvé par Dieu
pour rester anonyme*

AVANT-PROPOS

Ce petit document est né après une très longue gestation. Pendant longtemps je n'ai fait que noter brièvement quelques moments marquants, sans savoir qu'en faire, mais pour les garder en mémoire.

C'est au printemps 2025 que j'ai ressenti le désir de partager ce qu'a été mon parcours spirituel.

Dans celui-ci j'ai perçu comme une Main invisible qui m'accompagnait pour accueillir les événements qui me sont donnés à vivre.

Avec cette démarche, j'ai également souhaité redonner à Initiatives et Changement et aux personnes que j'y ai rencontrées un peu de ce que j'ai découvert au sein de ce mouvement et qui a transformé ma vie.

Florence Nosley

Florence Nosley

ET DIEU DANS TOUT ÇA ?

*La coïncidence est le moyen trouvé par Dieu
pour rester anonyme.*

ISBN : 9791098174209

©Florence Nosley

Sommaire

Une expérience fondatrice	p. 5
Un pas après l'autre	p. 7
Attention, fragile	p. 14
Le mariage	p. 16
Un nouveau cap	p. 17
Les enfants	p. 19
Les finances	p. 22
Dieu tout-puissant ?	p. 26
Turbulences	p. 29
Encore en chemin	p. 32
Le petit train de Caux	p. 34

Une expérience fondatrice

J'ai 9 ans. Je vis au Liban et dans mon école j'entends parler d'une guerre horrible, en Algérie. Sans plus de détails.

Quelques mois plus tard, en juin 1962, mon père nous apprend qu'il est nommé à Alger, où nous allons tous vivre. « Mais c'est le pays où il y a la guerre ? – Oui, mais la guerre est finie. » Une camarade qui y a vécu me dit : « Tu as de la chance, c'est un très beau pays. »

Nous passons 6 mois en France avant de partir pour l'Algérie. Je suis en CM2 et découvre l'école en France. Une fille de la classe dit un jour que son père est mort : « Il a été tué en Algérie. » Une autre fille, découvrant que je vais y partir me dit : « Je n'aimerais pas aller en Algérie. » Deux maîtresses me regardent la mine longue en évoquant ce pays... et c'est ainsi que peu à peu je prends conscience que la guerre en Algérie était une guerre entre l'Algérie et la France !

Et alors commence à s'installer en moi une angoisse très profonde, une vraie peur : on va me détester à l'école, je vais me faire agresser... mais ce sont des émotions trop en profondeur pour que j'arrive à les exprimer et je n'ai de toute façon aucun mot pour les dire.

La famille arrive à Alger au printemps 1963. Nous quittons l'aéroport de Maison Blanche, une route bordée de palmiers. « Nous sommes en Afrique », dit quelqu'un. Cela ne change en rien l'angoisse qui me ronge.

Quelques jours après, découverte de l'École des Pins d'El Biar. Je suis sur le qui-vive. La maîtresse est française, nous sommes 5 Français sur une trentaine d'élèves. La maîtresse me

met à côté d'une petite Algérienne que j'ose à peine regarder, Mounira. Je me dis que dans la classe, ça va, je suis en sécurité, il y a la maîtresse, mais dans la cour...

Le moment tant redouté arrive. Et à ma stupeur Mounira me propose de venir jouer avec elle et ses copines avant qu'un des Français ne vienne vers moi.

Impossible de décrire la libération intérieure et la joie que j'ai ressentie. Je n'ai jamais couru aussi vite de ma vie. En retournant dans la classe j'ai trouvé les mots pour me dire : « Cette guerre était une guerre entre adultes, pas entre enfants. Je vais pouvoir vivre dans ce pays. Ouf ! »

Un pas après l'autre

À l'âge de treize ans, j'ai été profondément choquée par l'attitude de certains chrétiens et, à partir de ce moment-là, j'ai commencé à avoir des doutes sur l'enseignement religieux que je recevais, sur sa valeur propre, et surtout sur l'impact de l'Église dans la vie courante et face aux problèmes du monde.

Deux ans après, j'ai fait dans l'Église protestante ma confirmation malgré tout, me disant que, de toute façon, je n'avais rien à y perdre. Mais peu après j'ai tout laissé tomber définitivement : la religion n'avait décidément à mes yeux aucun lien avec la vie quotidienne.

Les idées du Réarmement moral¹ m'ont intéressée par leur lien avec la vie de tous les jours et j'ai été spécialement frappée par cette idée d'écoute et d'obéissance à ce que l'on sent être juste au plus profond de soi-même. De nombreux récits de changements intervenus dans des familles, des écoles, sur des lieux de travail... quand quelqu'un avait décidé d'écouter cette « voix intérieure » m'ont poussée à vouloir en faire l'expérience personnellement. Une pensée qui m'est venue a été de présenter des excuses à quelqu'un. Mais, la première fois que j'ai revu cette personne, j'ai « reculé » intérieurement, et en même temps une autre pensée s'est imposée : « Si tu ne le fais pas maintenant, tu ne le feras jamais. » J'ai « plongé. »

Cette première expérience a commencé à me faire entrevoir une toute nouvelle perspective sur la vie en général. Quand on trouve une réponse à un problème personnel, si petit soit-il, on ne peut s'empêcher de penser : « Si cela m'arrive à moi, pourquoi pas à d'autres ? » et si l'on peut trouver une

réponse à un problème personnel, pourquoi pas à des problèmes plus importants au niveau de la société ?

Un grand nombre de personnes qui participent à l'action du Réarmement moral¹ ont une foi en Dieu. En ce qui me concerne, mon engagement s'est fait sur une base purement « humaine », celle de vivre moi-même ce que j'attendais des autres.

J'ai appris à faire de plus en plus confiance à cette « voix intérieure » et elle est de plus en plus devenue le fondement de toutes mes décisions. Une expérience qui m'a particulièrement marquée est la façon dont j'ai décidé quoi faire après le lycée, puis plus tard, fin 1974, décidé de donner quelques mois à plein temps avec le Réarmement moral¹.

Fin 1976, huit ans après avoir découvert le Réarmement moral¹, je venais de me joindre à une équipe itinérante de jeunes dans le cadre de cette action. Nous « démarrions » et, en plus de divers dons que nous avons reçus, chacun d'entre nous avait contribué financièrement au maximum de ses possibilités. J'avais décidé de mettre dans le fonds commun une partie des dons personnels que j'avais reçus ainsi que le produit de la vente de mon Vélosolex et de garder le reste.

La décision d'un des jeunes de donner la totalité de ses économies m'a aidée à voir que de mon côté, je n'avais jamais réfléchi à fond à la question, peut-être par « mesure de sécurité ». Sans que j'aie forcément la même décision à prendre que ce garçon, j'ai pris conscience que mon engagement au sein de l'équipe n'était pas à 100% et que, financièrement parlant, je devais me remettre en question et être prête à tout. Sans des motivations parfaitement claires de ce côté-là, je n'avais aucune place dans le groupe.

C'était une difficulté imprévue. J'ai pris alors, ce qui était devenu une habitude, un moment de réflexion pour voir clairement toutes mes motivations. Mais aucune idée ne venait. J'ai repris un moment de réflexion plus tard. C'est alors qu'est venue la pensée la plus inattendue pour moi ; une pensée du genre : « Tu n'as aucune idée sur la façon de t'en sortir. Peut-être que tu pourrais prier à ce sujet... » Ce fut un choc : Dieu, la prière, la religion étaient complètement sortis de ma vie depuis tellement longtemps !

Après avoir mis une demi-journée à « récupérer », aucune autre idée pratique n'étant venue, je me suis finalement résolue à essayer celle-là, « pour voir », tout en me sentant plutôt stupide. J'ai attendu un moment où j'étais sûre de ne pas être interrompue ou surprise par quelqu'un et j'ai « exprimé quelque chose » dans un style très « personnel », avec toute la conviction dont j'étais capable vis-à-vis d'un Dieu que je ne connaissais pas. Le soir même j'avais une vague idée d'une solution possible et le lendemain matin c'était clair. Coïncidence ? Ou cela serait-il arrivé de toute façon ? C'est un fait qu'à partir de ce moment-là j'ai commencé à me poser des questions sur l'existence possible de Dieu.

Cette expérience m'avait suffisamment intéressée pour que je « réessaye » de temps en temps. Bien sûr, je n'en avais parlé à personne (sauf par lettre à une amie qui se trouvait loin) : je me sentais incapable de dévoiler cet aspect de moi-même (surtout que j'étais connue pour mon attitude antireligieuse) et aussi je voulais tout découvrir par moi-même, à mon propre rythme, sans l'influence de personne. « J'en parlerais peut-être plus tard. » Ai-je eu tort ou raison... ? C'est différent pour chacun.

Quand notre groupe se trouvait en Afrique du Sud en mars 1977, j'ai pris conscience d'autre chose. Au fond de moi-même, il y avait comme un « blocage » qui m'empêchait d'être vraiment

ouverte au pays et au travail que nous allions y faire. Je me suis aperçue que c'était une lutte entre ce « pouvoir » que j'avais commencé à découvrir et ma raison qui n'arrivait pas à comprendre. J'hésite encore à dire Dieu : c'est un pas à faire qui amène tant de changements dans la vie qu'on y réfléchit à plusieurs reprises avant de se lancer.

Après quelques jours, j'ai finalement décidé que, ne sachant pas de quel côté pencher, la seule chose à faire était de continuer à baser ma vie sur l'écoute et l'obéissance à ma « voix intérieure ». Si en cours de route je trouvais Dieu, très bien. Si je ne Le trouvais pas, très bien aussi ; pourvu que j'aie l'humilité de l'accepter si je Le découvrais. Décision importante à prendre, mais une fois prise, mon « blocage » intérieur a disparu.

Pendant l'été 1977, notre groupe se trouvait au centre de conférences du Réarmement moral¹ à Caux en Suisse. Au cours du moment de préparation en commun qui précédait une des représentations de *L'Heure du Choix* (*Time to Choose*) – spectacle que nous avons créé ensemble – j'ai pensé : « Si Dieu existait vraiment, il est évident que je Lui donnerais toute ma vie, car Il saurait bien mieux que moi qu'en faire, et dans mon intérêt en plus. Sans pouvoir l'expliquer, je me sens de plus en plus ouverte à l'idée que Dieu existe. Est-ce que je serais prête à prendre le risque de donner ma vie au peu que j'ai découvert de ce Dieu ? » Je me suis dit : « D'accord. »

J'ai très vaguement eu conscience de quelque chose qui changeait au fond de moi-même. Je ne sais pas très bien ce qui s'est alors passé. Mais ce soir-là, j'ai senti quelque chose de différent dans la qualité de ma participation au spectacle.

Le lendemain, je pensais que « donner sa vie à Dieu, c'est très bien, mais cela ne la rendra pas plus facile ». Je m'en suis rendu compte le jour même ; mais j'ai aussi découvert que j'avais

une nouvelle attitude devant les difficultés, une façon plus positive d'y faire face.

À la fin de la conférence d'été à Caux, la pensée m'est venue clairement que je devrais retourner en Afrique australe pour les prochains mois et en particulier en Rhodésie² en octobre. C'était tellement clair que j'ai très vite décidé d'obéir à cette pensée. D'un point de vue pratique, cela voulait dire trouver environ 5000F et accomplir toutes les formalités administratives en moins d'un mois. C'est surtout l'aspect financier qui m'affolait, mais en même temps je me disais : « Si c'est Dieu qui m'a demandé de partir, Il va me donner les moyens d'y arriver. Il est évident que je ne trouverai pas les 5000F seule en si peu de temps. J'ai besoin de l'aide des autres, mais elle ne viendra que si je fais personnellement le maximum. » Du travail de secrétariat à domicile m'a rapporté une petite part de la somme totale. Le reste est venu d'amis, de parents et aussi de personnes que je connaissais moins bien et qui se sentaient concernées par l'Afrique australe. Les derniers francs sont arrivés deux jours avant mon départ...

J'ai découvert à cette occasion que prier, ce n'était pas « chercher refuge auprès de Dieu » ; ce n'était pas fuir devant les difficultés de la vie et, comme je le croyais, une preuve de faiblesse. C'était au contraire puiser l'énergie nécessaire pour faire ce à quoi l'on se sent appelé. Je vois deux aspects dans la prière : s'exprimer... c'est une façon positive de penser aux gens et aux choses – et être à l'écoute de ce que Dieu a à me dire, être disponible aux idées qu'Il pourrait m'envoyer, être ouverte à ce qu'il y a de meilleur en moi. Et là, je retrouve ce que je faisais depuis longtemps dans mes moments de réflexion quotidiens. Finalement, à travers eux, sans m'en rendre compte, j'ai plus ou moins vécu comme si Dieu existait, dans la mesure où j'étais prête à tout.

En Rhodésie², j'ai traversé un moment difficile où toutes sortes de problèmes face à l'avenir et de remises en question se sont tout à coup posés. J'avais envie de tout lâcher. Par exemple, une chose que tout d'un coup je n'arrivais plus à accepter était le fait de vivre sans salaire et donc, comme je le pensais alors « aux crochets des autres ». Je l'ai ressenti très profondément. C'est à ce moment-là qu'une lettre m'a appris qu'une personne retraitée m'avait envoyé un chèque très généreux à Paris. Je me suis dit : « Vraiment, que cela m'arrive maintenant, après tout ce que j'ai pensé... » Cela ne m'a apporté aucune réponse à la question de vivre sans salaire, mais le fait qu'une personne me connaissant assez peu m'ait envoyé quelque chose de sa propre initiative alors que je n'étais même pas là pour lui rappeler mon existence, m'a au moins donné à croire que j'étais encore bien à ma place, indépendamment de ce que je ferais plus tard. Et le moral est remonté, m'aidant à surmonter le reste.

Cette expérience a certainement été un approfondissement de mon début de foi et de mon engagement dans l'action du Réarmement moral¹. J'apprends de plus en plus à faire confiance à l'avenir, même si je ne comprends pas forcément toujours le présent.

Tout cela m'amène peu à peu à une perspective nouvelle de la vie. L'essentiel ne serait-il pas de me laisser guider complètement par Dieu, la voix intérieure ou tout autre nom qu'on veut bien lui donner, d'être pour Lui un instrument, médiocre certes, mais entièrement disponible, et ceci quels que soient les résultats, mon avenir personnel ou celui du pays dans lequel je me trouve ? Si Dieu existe, Il doit avoir un plan pour le monde et chaque individu, et je veux Lui faire confiance pour cela.

Je lisais récemment dans un journal : « Si l'on a entrevu un chemin, il faut le faire connaître aux autres. » Dans cet esprit-là, j'ai décidé d'écrire ce que j'ai découvert – sans le vouloir et l'avoir jamais recherché. C'est comme un sentier étroit sur lequel

j'ai commencé à marcher – sans du tout savoir où il me mènera. Mais il m'a ouvert un horizon si passionnant que je n'ai aucune intention de le quitter. Sans être encore capable de vraiment l'évaluer, j'ai l'impression d'avoir probablement découvert la chose essentielle avec quoi avancer dans la vie.

Quelques modifications plus récentes ont été apportées à ce texte publié dans « Tribune de Caux », n° 82, en août 1978.

¹ devenu « Initiatives et Changement » en 2001

² devenu le Zimbabwe en 1980

Attention, fragile !

Quelques années plus tard, en vacances, je découvre et lis d'un trait le livre *Watergate Né à une vie nouvelle* de Charles W. Colson.

Je ressens alors l'impression que mon tout début de foi s'enracine avec force quelque part au fond de moi ; ainsi que l'intuition qu'un jour je serai chrétienne. Cette intuition vient avec un tel naturel que je l'accueille sans me poser de questions, ni argumenter par rapport à mes convictions du moment. Je la garde en moi sans la partager avec qui que ce soit.

De retour de vacances, je me dis qu'après une telle pensée, je ne me trahis pas en allant mettre les pieds à l'église un dimanche. Ce que je fais.

Et là, surprise, je perçois que dans un culte il y a une progression, un cheminement que mon esprit critique et ironique m'avait toujours empêchée de voir.

Je découvre qu'on arrive avec ses joies et peines, qu'on prie pour tout « déposer » et se rendre disponible pour accueillir la parole de Dieu, qu'ensuite chacun essaye d'en comprendre et garder ce qu'il peut.

Et la bénédiction finale me fait penser aux paroles de Jésus aux disciples après sa résurrection, à la fin de l'évangile de Matthieu : « Allez, faites de toutes les nations des disciples...et voici je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde ». C'est un « coup d'envoi » pour chacun de nous, en somme.

Cette première expérience me donne envie de la renouveler. Je retrouve la même impression que le dimanche précédent. Et tout me semble tellement simple et naturel...

Pour le troisième dimanche, je souhaite découvrir le culte montré à la télévision. C'est alors qu'une personne qui, malgré ma discrétion, avait remarqué quelque chose, évoque le pasteur d'une 3^e église et me dit de lui, entre autres, qu'il est très apprécié des jeunes... Du coup je renonce à mon idée du jour et suis sa suggestion... mais mal m'en a pris : je m'y suis royalement ennuyée et n'ai même pas regardé le culte à la télévision le dimanche suivant.

Et du coup j'ai complètement perdu ce que j'avais commencé à découvrir. Je n'ai pas non plus compris comment quelqu'un, même involontairement, avait pu « balayer » cette découverte, et comment je n'avais pas su la protéger. Avec recul je me suis dit que c'était comme si j'avais découvert quelque chose de petit et fragile que je ne savais pas encore comment tenir, et qu'une bousculade m'avait fait lâcher. Mais, comme pour retrouver une aiguille dans une botte de foin, c'était impossible à retrouver, j'ai fini par renoncer.

Cependant il m'en est resté une ouverture et un respect pour la religion chrétienne (catholique, protestante, orthodoxe ? mon intuition ne précisait rien du tout me concernant).

Et cela ne m'a pas empêchée de poursuivre mon cheminement spirituel avec une prise de conscience plus forte qu'avant que si c'est important d'être ouvert aux idées des autres, ça l'est encore plus de suivre ses propres intuitions, même si celles-ci sont encore embryonnaires.

Le mariage

Le fait d'avoir une intuition sur quelque chose ne vous fait pas pour cela toujours arriver à aller de l'avant tout de suite. Nous ne sommes pas des robots, nous sommes pétris de résistances diverses avant d'accepter, de se réajuster dans sa tête mentalement. Cela peut prendre du temps de s'adapter à une situation inattendue.

Un exemple : la question du mariage : à 29 ans, j'ai fini par arriver à totalement confier à Dieu cette question : « Je n'arrive pas à savoir comment choisir, je me trompe ; je Te laisse choisir, j'accepterai Ton choix. » Il était temps : quelques jours plus tard, je recevais une lettre de celui qui allait devenir mon mari. Totalement inattendu, « il plaisante » (mais on ne plaisante pas sur un sujet pareil). Je l'avais associé à une autre personne... Puis sont apparues des petites choses qui s'étaient passées les mois précédents, et des pensées qui m'avaient traversé l'esprit et auxquelles je n'avais pas prêté la moindre attention. En fait quand on n'est pas prêt, on ne voit rien. Et pourtant j'avais même pensé qu'il ferait « un mari sympa... »

Lors d'un échange avec une amie, celle-ci m'avait demandé quelle avait été ma toute première réaction à sa lettre. Et à ma très grande surprise j'avais senti un oui enthousiaste émerger de mon incertitude. Je n'ai pas pu le lui dire tellement j'étais surprise, et je l'ai gardé pour moi.

Mais il m'a fallu malgré tout plusieurs mois avant d'arriver à faire le pas. Cela dépassait trop les ressources spirituelles que je sentais en moi ; un peu comme si on avait demandé à un petit enfant qui fait ses premiers pas de se mettre à courir. Mais en même temps, si on souhaite construire une relation durable, c'est important de ne pas avoir peur du temps que cela peut parfois prendre.

Un nouveau cap

En 1986, nous commençons à pressentir que notre vie va prendre une nouvelle orientation. Ce sera bientôt le moment d'essayer d'avoir des enfants.

Et, en ce qui me concerne, cela va vouloir dire la fin de ma vie de permanente au sein du Réarmement moral auquel je me consacre à plein temps depuis maintenant plus de douze ans. En effet l'expérience m'a montré que cette vie souvent itinérante et au rythme irrégulier ne me permettait pas de restaurer suffisamment vite mon énergie, et elle me semble incompatible avec la vie d'une famille (même si de nombreux couples autour de nous ont réussi à le faire).

Mais ce ne sera en aucun cas la fin de l'engagement de vie que j'y ai trouvé. Il y a quelque chose de nouveau à inventer.

À la fin de l'été je suis enceinte de notre premier enfant. Et je me sens poussée à chercher un travail de secrétaire par intérim. Etant enceinte je n'espère pas trouver mieux, et j'espère tout simplement trouver car je mettrai cartes sur table et cela risque de rebuter certaines agences.

Je dépose donc plusieurs CV, et attends des réponses... qui ne viennent pas. Jusqu'à un soir, environ deux mois plus tard, où le téléphone sonne.

-Allô, Mme Nosley, c'est l'agence... au téléphone. Vous êtes toujours en forme ?

-Oui. (Je tremble au téléphone.)

-Une de nos employées vient de nous dire qu'elle a trouvé un emploi stable et qu'elle ne peut donc pas commencer demain matin sa mission de six semaines. Et nous n'avons personne d'autre que vous pour la remplacer. Vous êtes en forme ? Vous n'allez pas flancher ?

-Non, c'est la meilleure période de ma grossesse. (C'était vrai.) Et la personne me décrit l'emploi : dans une maison d'édition, dans le centre de Paris (accès facile depuis chez moi), six heures par jour commençant à 11h du matin (royal pour une femme enceinte !). Elle me décrit le matériel. J'aurai trois jours avec la titulaire du poste pour découvrir mon travail, avant que celle-ci ne parte pour de longues vacances.

Je raccroche, un peu secouée. J'espère relever le défi avec les débuts à l'ordinateur tout juste appris au centre de Caux les mois précédents... Je sais déjà, si je réussis, que j'obtiendrai le nombre d'heures nécessaires pour bénéficier du régime général de la sécurité sociale et sortir de l'assurance missionnaire qui avait été la nôtre ces dernières années et qui n'était pas la meilleure pour avoir une famille.

Après cette mission, qui s'est bien passée, j'en ai eu une autre d'une semaine et deux de trois jours. Cela m'a donné, à quelques heures près, ce qu'il fallait pour obtenir une petite indemnité de congé de maternité...

Ce fut un petit voyage à l'intérieur du monde du travail, limité dans le temps, mais qui a représenté un nouvel acte de foi, me montrant que ce que j'avais découvert dans ma vie de permanente bénévole pouvait se reproduire dans des domaines bien concrets de la vie quotidienne. Ce n'était qu'un début.

De son côté, mon mari Jean-Louis sent que le moment est venu de reprendre une activité professionnelle. Il commence dans une école de langues où il enseigne l'anglais, sa deuxième langue maternelle, dans le cadre de la formation professionnelle des adultes, tout en se préparant à devenir interprète indépendant, un métier qu'il s'est découvert au centre de Caux et à l'occasion de plusieurs missions à l'étranger.

Les enfants

Au début de notre vie commune nous ne savions pas si nous en aurions. Nous partagions un engagement qui demandait toute notre disponibilité.

Au bout d'un an nous avons senti qu'on essaierait d'en avoir, mais ce n'était pas encore le moment. Nous attendions « le feu vert » et même « la flèche verte ».

Après trois ans, Jean-Louis, le premier, a senti que le moment allait venir. Après un voyage dont je suis revenue malade, dans un grand creux physique et mental, voilà qu'il me vient la pensée : « Les enfants, c'est pour bientôt. » Ma réaction immédiate a été : « Dieu, si c'est Toi qui me parles, Tu vois bien qu'en ce moment je suis tout juste bonne à faire une fausse couche. » En me rappelant les mots de la pensée, je me suis rendu compte qu'il s'agissait de « bientôt » et non maintenant. Et « les » enfants indiquait qu'il y en aurait en tous cas deux...

Vu mon état de santé j'ai vu un médecin qui m'a aidée à me rétablir et m'a conseillé d'attendre juillet pour essayer d'avoir un premier enfant – nous étions en février. Le « feu vert » nous est venu un peu avant, mais je me suis retrouvée enceinte en juillet...

Un deuxième enfant est né trois ans plus tard. Nous avions les « en tous cas deux » enfants, mais aussi le sentiment diffus que ce n'était pas encore fini.

Un an plus tard nous avons senti que nous pouvions être disponibles pour accueillir un troisième enfant, qu'il vienne ou non. Et ce troisième est né.

Quand notre 3^e enfant est né, je me souviens m'être dit : « Formidable, j'ai réussi à avoir tous mes enfants avant 40 ans ». Et voilà que la pensée m'a traversé l'esprit : « Il pourrait très bien y en avoir un de plus. » Un de plus, donc pas 2. Mais un de plus... cela voulait dire que, compte tenu du retour de couches, je pourrais au plus tôt avoir un enfant vers 41,5 ans ou 42 ans. Cela me semblait une aberration. Je me suis dit que j'avais le temps de voir.

Il n'empêche que j'ai quitté la maternité avec le 3^e enfant dans les bras et un 4^e dans la tête.

Le 3^e grandissait. Ses vêtements trop petits étaient mis de côté au fur et à mesure. Est-ce que je peux maintenant les donner ? ou bien seulement encore les prêter ? Aucune réponse intérieure n'est venue, et pour cause peut-être.

Le retour de couches s'est fait. Et tout de suite l'intuition commune d'essayer d'avoir un 4^e enfant est revenue, et de façon insistante. Et là, j'ai éprouvé un peu de panique : j'avais presque 41 ans, et l'idée de me retrouver enceinte à cet âge me faisait honte, peu importait que d'autres mères aient vécu cette situation avant moi.

Comment ça allait se passer financièrement ? Avec 4 enfants j'avais du mal à envisager une reprise de travail, il faudrait changer de voiture...

En même temps, de plus en plus nous sentions que si nous en restions à 3 enfants, notre vie allait tranquillement s'installer « sur une voie de garage » et que 4 enfants était le chemin de la vie pour nous, même si cela allait bousculer beaucoup de choses.

Un jour, dans la rue je parlais à mon « moi intérieur » : « C'est vrai que je me sens encore en pleine forme, mais je perçois quand même quelques signes qui montrent que je vais

bientôt amorcer 'la pente descendante'. » Et une réponse du « moi intérieur » est venue du tac au tac : « Oui, mais l'esprit va rajeunir. »

Le temps passait, et cette intuition pressente persistait. J'ai alors « demandé un signe » à Dieu et j'ai fait quelque chose que je ne faisais jamais : j'ai pris une Bible, je l'ai ouverte au hasard et j'ai posé mon doigt sur une page. En regardant, j'ai lu « ... et il rendit son peuple très fécond. » J'ai été secouée pendant plusieurs minutes, puis, « pour être sûre », j'ai cherché un puis deux autres signes dans la Bible et je suis tombée sur des paroles hors contexte, du genre généalogie ou autre. Mais j'avais demandé un signe, pas plus. J'ai fini par « dire » à Dieu : « C'est bon, on va le faire cet enfant. Mais vu notre âge, ça doit se faire vite. »

Deux mois plus tard j'étais enceinte. Là j'ai encore « négocié » avec Dieu. Je lui ai dit : « Nous avons joué le jeu, mais maintenant Tu nous assures toujours le minimum vital. »

La grossesse s'est bien déroulée pour le bébé, mais a été très fatigante pour moi et même éprouvante au début (j'avais été jusqu'à dire que tout serait tellement simple si je n'étais pas enceinte) et à la fin (les derniers jours je me sentais plus proche de la mort que de la vie). La force de l'intuition de départ a été un point d'ancrage très solide en moi pour arriver au bout. J'ai eu la chance de pouvoir vivre ce 4^e accouchement comme une résurrection.

Les finances

J'avais « négocié avec Dieu » : « D'accord, on va le faire, ce 4^e enfant, mais tu nous assures toujours le minimum vital. »

Notre 4^e a 17 mois quand nous vivons un coup dur financièrement : Jean-Louis n'a pas eu d'engagement professionnel depuis plusieurs semaines et notre voiture a une très grosse panne. Nous voyons que notre compte courant va pratiquement se vider avec la réparation et que les économies faites par ailleurs ne nous mèneront pas bien loin.

Un problème n'arrivant jamais seul, deux autres dépenses nous tombent dessus. Je fais de plus en plus attention à notre nourriture à Jean-Louis et moi, que nous réduisons de moitié. Je regarde notre bac à lessive entamé et me demande si on va pouvoir le renouveler. Avec une lessive par jour ça descend vite. Est-ce qu'on va pouvoir rester propres ? Je regarde les chaussures de notre fils aîné, qui nous ont été données (comme la plupart des vêtements des enfants d'ailleurs, ou achetés dans une bourse aux vêtements). Elles sont quand même un peu déformées, peut-être pas si bien adaptées à ses pieds. Mais elles sont chaudes. Alors je le regarde marcher avec, et il va les garder, ce n'est pas envisageable pour le moment d'en avoir d'autres.

Nous avons l'idée d'évoquer cette situation avec une amie ne connaissant personne de notre famille, et lui demandons de prier pour que Jean-Louis ait à nouveau du travail. Elle nous dit que si nécessaire elle peut nous prêter de l'argent sans intérêt et me demande si moi-même je serais prête à travailler. Je lui ai dit que oui, sans vraiment imaginer comment ce serait possible vu mes journées. Le soir même elle devait aller rencontrer une communauté religieuse et elle nous a dit qu'elle allait les « brancher sur notre cas ». Ce soir-là, j'ai ressenti comme des ondes positives qui venaient jusqu'à nous.

Le lendemain, pour la première fois depuis des semaines, on appelait Jean-Louis pour une interprétation au tribunal, travail peu payé, mais avec lequel à l'époque il revenait le soir avec l'argent gagné. Le surlendemain idem, et ainsi un petit nombre de fois jusqu'à ce qu'une mission plus importante revienne enfin. Nous en avons parlé à cette amie, nous émerveillant d'une « réponse » si rapide à la prière. Pour nous c'était une vraie coïncidence, mais pas vraiment pour elle, à notre grande surprise.

Au même moment, une semaine après son arrivée, le jeune homme au pair qui devait vivre avec nous 9 mois nous dit que pour différentes raisons il souhaitait trouver une autre famille. Nous l'avons laissé partir avec le soulagement de ne plus avoir à nourrir un garçon de 20 ans (!) et avons ainsi récupéré la caution que nous avions déposée à l'organisme de placement. Du coup, Jean-Louis et moi avons pu commencer à nous alimenter un peu plus. Il était temps, ma mère ayant dit à Jean-Louis « tu as les joues creuses » ; ça n'était heureusement pas allé plus loin.

Encore à la même période, une amie nous dit qu'elle connaît une personne d'un marché biologique qui fait des plats cuisinés, et que celle-ci est désolée quand il lui en reste en fin de marché car ils sont alors difficilement revendables. Et elle demande à notre amie si elle connaîtrait une famille qui pourrait en bénéficier... et notre amie pense à nous. Ainsi, pendant plusieurs semaines de suite nous avons pu aller récupérer ses invendus que nous avons énormément appréciés. Paradoxe d'être en difficulté financière et de bénéficier de nourriture que nous n'avions jamais achetée auparavant. Quelques semaines plus tard la vendeuse nous a dit qu'elle avait découvert une famille en grande difficulté et qu'elle souhaitait la faire bénéficier de ses plats. Nous l'avons beaucoup remerciée en lui disant que nous avions été nous-mêmes en grande difficulté. Mais quelques semaines après, elle a rappelé notre amie en disant que l'autre famille n'appréciait pas tant sa nourriture, et du coup nous avons encore pu en bénéficier quelque temps.

De plus notre supermarché local, qui avait changé de propriétaire, organisait une tombola à laquelle nous avons participé et voilà que nous gagnons le 1^{er} prix : 1000 francs en bons d'achat. Quelques jours plus tard il y a une 2^e tombola, et nous gagnons le 2^e prix. Mais le règlement disant qu'on ne pouvait gagner qu'une fois, honnêteté oblige, nous n'avons pas eu les 500 francs, mais un petit lot de compensation.

Nous avons donc commencé à mieux respirer.

Deux mois plus tard, je ressens un jour comme si quelqu'un me poussait doucement vers l'avant par les épaules et me soufflait l'idée de réfléchir à une reprise de travail. Avec 4 jeunes enfants, j'avais plus ou moins fait le deuil d'avoir un travail. J'étais donc un peu surprise et avais du mal à imaginer où trouver le temps et l'énergie pour cela. Mais il s'agissait de réfléchir, donc ce n'était pas pour l'immédiat.

Je pouvais reprendre ma profession de secrétaire, mais j'avais alors besoin d'une formation à l'informatique, le métier ayant beaucoup évolué, et je n'avais pas les moyens de payer une formation et de mettre notre plus jeune en halte-garderie. J'ai envisagé l'aide à domicile aux personnes âgées dans ma ville, mais n'ai jamais été appelée.

J'avais aussi imaginé l'enseignement et suis allée chercher de la documentation à l'IUFM¹ le plus proche. En parcourant cette documentation passionnante, je me disais à chaque page que je n'aurais ni les compétences ni la force pour faire la formation d'abord et le métier ensuite. Mais en refermant les documents, une pensée s'est imposée à moi : « Si tu n'essaies pas, tu passes à côté de quelque chose. » Je n'avais pas la garantie de réussir, mais au moins celle d'une découverte. On avait tout juste pu économiser de quoi payer l'inscription à la préparation au concours par correspondance avec le CNED². J'ai travaillé chaque soir de février à mai, sans avoir du tout le temps de tout

faire. Mais j'ai eu la chance soit de trouver quoi répondre, soit d'arriver à compenser en tournant autour de ce que je ne savais pas. J'ai surtout réussi grâce à l'anglais que je n'avais vraiment travaillé que la veille, et qui ne m'a jamais resservi par la suite.

« Dieu pourvoira. » entend-on parfois. Dans cette situation, ce ne sont pas des moyens financiers qui m'ont été donnés en premier, mais l'énergie pour me lancer dans la préparation du concours, puis dans une profession prenante et loin d'être facile. Certes un salaire est venu après. Mais avant de préparer le concours, je supportais mal d'avoir trois nuits tardives de suite. J'ai constaté sans comprendre que j'ai pu aller au-delà de moi-même. Et pendant l'année de formation à l'IUFM¹ et la première année scolaire, j'ai supporté de me coucher tous les soirs à minuit-une heure du matin. De façon incompréhensible une énergie incroyable m'a été donnée, malgré mes limites physiques qui sont toujours là.

Au moment de mon inscription au concours, l'amie que nous avions informée de notre situation me téléphone pour me demander si je serais prête à faire quelques heures de ménage pour une personne âgée. Ce que j'ai fait. On avait tout juste l'équilibre financier pour mettre la plus jeune en halte-garderie pendant mes heures de travail. Le jour de ma première paye, les chaussures de notre aîné ont lâché et j'ai pu sans problème lui acheter une nouvelle paire...

Voici quelques expériences très marquantes liées à une période donnée. Il y en avait eu d'autres avant, il y en a eu d'autres après, et ce n'est probablement pas fini !

¹ Institut Universitaire de Formation des Maîtres

² Centre National d'Education à Distance

Dieu tout puissant ?

Dieu, si l'on y croit, n'est pas un magicien, Il ne nous protège en rien contre les aléas de la vie (maladies, problèmes familiaux, professionnels...). Nous sommes souvent pleins de résistances, d'idées qu'on n'arrive pas à lâcher, qui peuvent compliquer le discernement de la bonne orientation à prendre aux différentes étapes de notre vie. Mais s'Il ne peut pas nous éviter les aléas de notre condition humaine, Il peut, si nous y sommes ouverts, nous accompagner dans la traversée de moments plus difficiles.

Pour exemple, la maladie de notre aîné (S), qui est apparue comme atypique, inconnue, inexplicable, sans nom, avec un pronostic vital tout de suite engagé. Une traversée dans la nuit, mais en ouvrant quand même les yeux sur cette obscurité, au bout d'un moment pouvaient apparaître des points de lumière permettant de faire un pas, puis un autre.

En plus du soutien de la famille il y en a eu d'autres plus inattendus :

De nombreux parents d'élèves se sont offerts pour accueillir les 3 autres enfants chez eux en fin de journée après l'école et en week-end, pour nous permettre d'avoir assez de temps de présence à l'hôpital. Nous avons reçu plus d'offres que nous ne pouvions honorer. Chaque dimanche soir nous faisons un « planning » de la semaine pour voir où nous allions « placer » les enfants. Mais au bout de quelques semaines, ce régime a commencé à devenir dur pour eux. Et c'est à ce moment-là que nous avons reçu un appel téléphonique.

Une jeune fille au pair (L) qui nous avait aidés l'année précédente, se trouvait alors en Angleterre. Nous recevons un appel de sa part un jour d'octobre, pour prendre de nos nouvelles. Nous avons juste le temps de lui dire que S. est malade et hospitalisé avant que la communication ne se coupe. Elle rappelle quelques jours plus tard : sa carte avait expiré et elle avait dû attendre un peu avant de pouvoir en acheter une nouvelle. Elle nous a dit alors que son premier appel avait été motivé par une inquiétude qu'elle ressentait quand elle pensait à notre famille. Elle nous a alors proposé de venir nous aider gratuitement pendant 4 à 5 semaines et était prête pour cela à faire une pause dans son travail. Nous avons finalement accepté, car cela allait donner une vie plus stable aux frères et sœurs, qui passaient beaucoup d'une famille à l'autre, en fin de journée après l'école et en week-end. L est restée 5 semaines.

Après une première adaptation au monde de l'hôpital,
- Un radiologue, qui voyait régulièrement S, nous dit un jour qu'il priait pour S, qu'il fallait y croire, qu'à Dieu tout est possible. Les choses se sont passées autrement, mais ses paroles chaleureuses et inattendues ont été très bienfaisantes.

- Lors d'un rapide échange avec un des médecins, à l'occasion d'une radio de plus qu'il fallait faire ou non, celui-ci dit qu'il lui faut quand même réfléchir, chaque examen coûtant tellement cher. « Le service de réanimation a 20% des malades de l'hôpital, mais prend 80% du budget, et nous avons le plus grand pourcentage d'échec. C'est un service où l'on devient très humble. » Ces mots venaient d'un médecin que je voyais comme un jeune très brillant qui avait très vite tout vu et tout compris, qui avait un certain ascendant sur d'autres membres du service, et qui me semblait tout sauf humble. J'ai énormément apprécié ses quelques mots qui me l'ont montré sous un tout autre jour, un vrai trait de lumière.

- Le soin et le respect apporté par le personnel au corps du malade jusqu'au bout.

L'hôpital est certes un lieu de vie dur, mais pas toujours triste.

Une autre jeune fille, M, est également venue nous donner un peu d'aide. Arrivée 3 semaines après le décès de S, elle est restée 3 mois. Comme L, elle a beaucoup contribué par sa présence à ce que toute la famille puisse un peu récupérer.

Nous avons reçu de nombreux téléphones ou mails auxquels on répondait ou non mais qui comptaient beaucoup.

Jean-Louis a perdu plusieurs semaines de travail. Je travaillais à mi-temps à cette période et étais en congé maladie pour S, mais au moins j'étais payée. Cependant mon salaire ne nous aurait pas suffi. Nous avons eu la surprise de découvrir que 2 collectes financières avaient été faites par 2 cercles différents de personnes. Vu leur générosité, nous avons consacré une de ces collectes au laboratoire de recherche de l'hôpital et avons gardé avec reconnaissance l'autre pour les besoins de la famille.

Turbulences

S'engager dans un mouvement portant un idéal de vie élevé ne met pas à l'abri de pièges dans lesquels beaucoup de personnes engagées dans Initiatives et Changement sont tombées à pieds joints ; par exemple faire intrusion dans la vie d'autres personnes, penser que l'on sait ce que quelqu'un d'autre devrait faire, et aller même jusqu'à croire que l'on connaît la volonté de Dieu pour quelqu'un.

J'ai vécu une telle expérience d'intrusion dans ma vie personnelle. J'étais étudiante et me trouvais pour quelques semaines dans une maison d'Initiatives et Changement où quelques personnes ne comprenaient pas pourquoi je ne croyais pas en Dieu. Je devais avoir un problème « moral » particulier, je ne comprenais pas parce que je ne voulais pas comprendre... je me sentais « poursuivie », et à la fin, pour avoir la paix, j'ai fini par lâcher que je ne croyais pas en Dieu parce que je ne voulais pas y croire. Je me souviens du sourire de satisfaction d'une personne.

Mais de mon côté, je me sentais tellement démolie intérieurement après m'être reniée moi-même, ne pas avoir été capable de me protéger, que j'ai envisagé de quitter Initiatives et Changement.

Puis en réfléchissant un peu plus, j'ai vu que si je m'étais engagée dans ce mouvement, ce n'était pas à cause d'histoires extraordinaires que j'avais pu entendre, mais bien à cause de petites choses qui avaient transformé ma vie. Et que ce n'était pas des paroles ou comportements blessants qui devaient décider pour moi. Parfois dans des situations qui sont devenues intenable, il vaut mieux partir dans l'intérêt de tous. Mais j'étais loin d'en être à ce point. Je suis donc restée et n'ai pas refait l'erreur de mes 13 ans où j'avais rejeté la foi à cause de chrétiens qui m'avaient déçue et avais alors « jeté le bébé avec l'eau du bain ».

Il se trouve que ma première expérience de prière, quelques années plus tard (décrite dans « un pas après l'autre »), s'est passée à l'endroit-même où je m'étais sentie « violée » spirituellement. Je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite, mais cela m'a apporté une guérison absolument totale. De ce moment il ne me reste plus qu'une mémoire intellectuelle des faits...

Devenue permanente bénévole, je vivais alors dans la maison consacrée à Initiatives et Changement en France. Un jour, j'ai reçu une invitation pour aller quelques semaines dans un pays étranger avec une petite équipe. Tous les habitants de la maison pensaient que ce serait une très bonne idée que j'y aille, que ça aurait du sens... J'avais beau me sentir très honorée par cette invitation, je sentais qu'à cette même période je devais être présente en France pour une personne précise. J'ai eu beaucoup de mal à me faire comprendre : dans une réunion un peu houleuse quelqu'un m'a lancé : « volonté de Dieu ou volonté propre ? ». Ces mêmes personnes, je les retrouvais le soir au dîner, le lendemain au petit-déjeuner avec d'autres commentaires du genre « A-t-on le droit de refuser une telle invitation ? »... C'était épuisant.

Quelques jours plus tard, la personne responsable de l'organisation du voyage est venue me reparler : « Nous devons maintenant prendre les billets... ». Me sentant sous pression intérieurement, je suis quand même arrivée à dire en tremblant un peu : « Mais je ne pars pas... ». Je ne suis finalement pas partie... et pendant l'absence du groupe, j'ai pu être présente à un moment important pour la personne à laquelle j'avais pensé, et dont je n'avais aucune idée à l'avance.

Quelques années plus tard, je faisais partie d'un groupe de psychodrame à cause de débuts difficiles dans l'enseignement. Je me suis trouvée un jour à évoquer cette histoire que le psychothérapeute a résumée ainsi : « Il y a eu intuition qui a entraîné opposition sans qu'il y ait rupture. »

Nous avons aussi vécu une relation très difficile avec un autre couple. Rien de ce que nous faisons n'était bien. Nous nous sentions victimes de harcèlement. Nous l'avons très mal vécu. Après plusieurs mois ils nous ont proposé de nous retrouver avec d'autres personnes pour un temps d'échange. Nous y sommes allés avec une certaine appréhension. L'homme a proposé de commencer en nous serrant la main. Jean-Louis a accepté, moi aussi mais parce que je n'osais pas refuser et je me disais en même temps : « Je suis moins que rien, je vais encore me faire avoir... »

Ses premiers mots ont semblé me donner raison car il a commencé par reprocher quelque chose à Jean-Louis ! Puis son ton a changé et j'ai perçu une sincérité qui m'a surprise en bien quand il a évoqué son attitude. Je me suis dit après coup que si j'avais refusé de lui serrer la main au début, je l'aurais fait à la fin. J'ai eu le sentiment qu'il serait possible de redémarrer sur de nouvelles bases, et j'ai décidé de faire confiance. Nous avons ensuite cheminé à notre rythme et depuis un moment je peux dire que cette histoire appartient au passé.

Encore en chemin...

Initiatives et Changement (anciennement nommé Réarmement moral) a été l'instrument involontaire de ma découverte de la foi.

Découvrir la foi, c'est comme passer de la géométrie plane à la géométrie dans l'espace. Comme la géométrie plane, ma vie avait deux dimensions, la dimension du temps (hier, aujourd'hui, demain) et la dimension matérielle (tout ce que je peux percevoir avec mes sens). Découvrir la foi m'a fait découvrir la hauteur, ou la profondeur – la dimension spirituelle.

Toute la vie a changé de perspective. En particulier les notions de succès et d'échec : ce qui a l'air d'un échec n'en est pas forcément un, et ce qui semble un succès n'en est pas toujours un. Et la compréhension que j'avais du respect de la vie a évolué.

A 24 ans, je découvrais la foi. Quelques mois après la pensée m'était venue : « Si Dieu existait vraiment, il est évident que je Lui donnerais toute ma vie, car Il saurait bien mieux que moi qu'en faire, et dans mon intérêt en plus. Sans pouvoir l'expliquer, je me sens de plus en plus ouverte à l'idée que Dieu existe. Est-ce que je serais prête à prendre le risque de donner ma vie au peu que j'ai découvert de ce Dieu ? » Je m'étais dit : « D'accord. »¹

C'était le premier « don » de ma vie à ce Dieu, qui concernait ce que je comprenais alors de ma vie, essentiellement ce que j'étais censée faire et à quel endroit. Peu à peu j'ai découvert d'autres aspects de ma vie que je pouvais aussi Lui confier : avec qui vivre, et comment ; que faire d'une réussite, d'un succès, ou d'une épreuve, d'un échec... ce que je pouvais être.

Par exemple, à un moment donné, j'ai été confrontée à une situation difficile qui traînait sans qu'une issue n'apparaisse. Cela m'a menée à un moment de désespoir et de vertige suicidaire. Vertige de quelques instants heureusement au cours d'un après-midi. Cependant, un fil me retenait à ce moment-là. En effet, un échange très intéressant commencé avec une amie devait se poursuivre à la fin de la journée. Je me suis raccrochée à ce fil, en me disant qu'à cette occasion, je pourrais lui demander que l'on prie ensemble, sans forcément donner tous les détails de ce que je vivais.

Elle a dit quelques mots. Quand est venu mon tour, j'ai simplement dit : « Aide-moi à m'en sortir une fois pour toutes. » Le lendemain, j'ai découvert en moi une force nouvelle qui m'a stupéfiée et aidée à traverser victorieusement ce temps d'épreuve qui a encore duré quelques mois. Mon vertige suicidaire est parti sans revenir. Un jour j'ai quand même perdu pied. J'ai vraiment eu l'impression de m'enfoncer, mais j'ai eu aussi la sensation, presque physique, d'une Main qui me tenait, comme pour ceux qui apprennent à nager, et cela jusqu'à ce que mes pieds retrouvent le sol.

Beaucoup plus récemment, j'ai pris conscience que je surréagissais parfois devant certains événements et que je n'arrivais pas à comprendre d'où cela venait. Je le savais mais j'ai alors pris conscience que je portais en moi l'histoire de ma famille, de ma vie intra-utérine, de ma toute petite enfance dont je n'ai aucun souvenir conscient, en plus de l'histoire de mon pays également. Cela m'a amenée à vouloir confier à Dieu un nouvel aspect de ma vie aux contours très incertains, ma vie inconsciente.

Je crois que si l'on a « donné » sa vie à Dieu sincèrement même si incomplètement, Lui ne vous lâche pas. Et même si c'est difficile de se projeter, cela m'amène à pressentir ce que je souhaiterais le jour de ma mort : que je fasse un don final et total à Dieu du peu de vie qui me restera alors, que je sois consciente ou non.

¹ voir « un pas après l'autre »

Un jour je participais à un atelier d'écriture organisé à Caux. Il nous avait été demandé de nous exprimer du point de vue d'un objet qui nous correspondait, qui pouvait nous inspirer. Et l'« objet » qui s'est trouvé m'inspirer ce jour-là était...

Le petit train de Caux

Je suis le petit train de Caux. Tous les jours, je fais l'aller-retour entre Montreux et le Rocher de Naye. Le voyage est rude, la montagne est raide. Je monte et descends lentement le long de ma crémaillère. Mais je suis récompensé par la beauté du lac et des montagnes qui apparaissent, une fois que je suis sorti des arbres. L'effort en vaut la chandelle et je n'échangerais mon trajet contre aucun autre.

Cela fait des dizaines d'années que je transporte toutes sortes de personnes. Il y a d'abord eu les grands de ce monde durant la Belle Époque, puis les réfugiés de la seconde guerre mondiale. Et après la guerre, c'était comme si le monde venait à moi quand j'ai transporté des personnes venant des cinq continents à Mountain House¹.

Été comme hiver, il y a toujours beaucoup de touristes avec leurs sacs à dos ou leurs skis. Et je continue à fasciner les enfants avec mes couleurs et mon sifflement.

Je ne suis qu'un petit train de montagne, mais on a vraiment besoin de moi ici. Je n'irai jamais loin comme un TGV, mais je sais qu'à ma façon j'ai aidé beaucoup de personnes à aller loin dans leur vie, et cela me suffit pour être heureux tous les jours.

¹ Nom qui a été donné pendant de nombreuses années au centre du Réarmement moral/Initiatives et Changement situé dans le village de Caux, au-dessus de Montreux.

**Impression
Monastère Sainte Claire - Nantes
Janvier 2026**

Florence Nosley a travaillé plusieurs années au sein du Réarmement moral/Initiatives et Changement avant de devenir professeur des écoles. Elle a pris sa retraite en 2018.

Dans ce texte, elle décrit sa découverte de la foi qu'elle n'avait jamais recherchée. Elle y évoque quelques moments clé qui l'ont menée à cette découverte puis à la perception d'un fil conducteur dans la vie.



ISBN : 979-10-981742-0-9

6€



9 791098 174209